



Le contre-amiral Sampson se rendra probablement à terre cette après-midi.

Déserteurs.

Camp Meade, Middletown, Pennsylvanie, 12 septembre.—Une forte garde est établie au campement du premier bataillon du dix-septième régiment des volontaires de la Pennsylvanie, qui est détaché au service du commissariat.

Le troisième régiment du Mississippi.

Jackon, Mississippi, 12 septembre.—Le troisième régiment des volontaires du Mississippi commandé par le colonel W. R. Banks est actuellement à bord de deux trains, en route pour Lexington, Kentucky, où il sera installé dans un camp en attendant le service de la garnison.

La poudre sans fumée.

Washington, 12 septembre.—Le contrat de la fourniture de poudre sans fumée a été accordé à la California Powder Co. et à la Dupont Powder Co. Chacune de ces compagnies doit fournir au gouvernement cinq cent mille livres de poudre.

Une réserve navale nationale.

Chicago, Illinois, 12 septembre.—Un mouvement tendant à la création d'une réserve navale nationale, avec la réserve navale de l'Illinois comme noyau, a été commencé à Chicago par des officiers.

Abandon du projet de parade des troupes à New York.

Washington, 12 septembre.—Le projet d'une parade dans les rues de New York des troupes revenues

de Porto-Rico et des troupes de Montauk est définitivement abandonné. Cette décision a été prise à la suite de plusieurs conférences à cet égard entre le Président et le général Miles, ainsi qu'entre les officiers à New York et au camp Wikoff.

La question des insurgés des Philippines pendant la trêve

Washington, 12 septembre.—La dépêche de Madrid relative à la réponse de l'Amérique à la note espagnole protestant contre les hostilités, de la part des insurgés des Philippines, a été communiquée au premier secrétaire de l'ambassade de France.

Il a été dit que l'ambassadeur français Cambon était resté, plusieurs semaines, absent de Washington, et que la réponse ne lui avait pas été envoyée à lui personnellement. Si une réponse de cette importance avait été faite, elle serait parvenue dans les mains du premier secrétaire; mais il s'est refusé à déclarer si, oui ou non, il avait expédié un message de ce caractère.

Les fonctionnaires du département d'Etat se sont refusés également à faire connaître la nature des communications échangées à ce sujet, entre les deux gouvernements. On sait, cependant, que, en réponse aux premiers appels du gouvernement espagnol, pour que l'on protégât les espagnols vivant aux Philippines, contre les insurgés, pendant la durée de la trêve qui existe maintenant, le général Otis a reçu l'ordre d'employer toute son influence sur les insurgés pour les amener à cesser leurs activités hostiles pendant cette période. De ce qui concerne le départ de Manille des chefs insurgés pour soulever la révolution dans les autres îles du groupe, on affirme que ces expéditions n'ont pas été entreprises, depuis la signature du protocole et l'incident qui a servi de base aux représentants de l'Espagne, quand il a eu lieu, il y a quelque temps.

A bord du "City of Rome".

Portsmouth, New Hampshire, 12 septembre.—

Immédiatement après l'embarquement des prisonniers valides les cent quatre malades de l'hôpital ont été transportés avec précaution au navire, et quelques minutes après midi le dernier homme était à bord. Tous les prisonniers espagnols sont vêtus de chauds uniformes américains. Des milliers de spectateurs assemblés sur le quai et dans des embarcations de tous genres ont acclamé les Espagnols, qui ont agité leurs mouchoirs en retour.

Les prisonniers espagnols sont restés deux mois sur le sol du New Hampshire. Les premiers, au nombre de 698, y sont arrivés sur le St-Louis le 9 juillet dernier, et les 1,088 autres ont été débarqués le 15 juillet du Harvard.

Le secret d'un grand homme d'Etat anglais.

Le secret de longue vie d'un célèbre homme d'Etat anglais, était la manière systématique dont il se nourrissait. Chaque bouchée de nourriture était mâchée trois fois avant d'être avalée. Le résultat fut, qu'il jouit de la meilleure des santé. La plupart des hommes et des femmes mangent très vite, et souvent des choses qui ne devraient pas être mangées. Ils deviennent constipés, ont un mauvais sommeil, sont irritables et nerveux, et se perdent en inquiétudes. Le docteur Stenoch Bitter guérit les maux d'estomac. C'est un médicament purement végétal, qui a été éprouvé pendant plus de cinquante ans. Il guérit des cas qui semblaient désespérés. Ceux qui souffrent de douleurs de l'estomac, du foie et des intestins devraient l'essayer.

Tragédie dans la paroisse d'East-Baton-Rouge.

Baton-Rouge, Louisiane, 12 septembre.—Rencontrant aujourd'hui son cousin G. A. Kleinpeter, Jas. Kleinpeter a tiré sur lui et l'a tué. Cette tragédie est, dit-on, la conséquence d'une dispute à propos d'un morceau de terre. Le meurtrier s'est immédiatement constitué prisonnier.

Accident sur la ligne du Southern Pacific.

Texarkana, Texas, 12 septembre.—Un train de voyageurs de la ligne du Texas et Pacifique comprenant la locomotive et quatre wagons est tombé d'un pont à douze milles au sud de Texarkana quelques minutes après midi, aujourd'hui. On annonce que quatre personnes ont été tuées sur le coup et que de nombreux voyageurs ont été sérieusement blessés. Des médecins et des porteurs sont partis de Texarkana pour la scène de la catastrophe. L'eau tombe à torrent depuis trente-six heures dans cette région. Tous les cours d'eau ont débordé et les dommages sont grands. On annonce de nombreux éboulements sur les lignes de chemin de fer. Cet accident est évidemment dû à la crue des eaux. Quand le train est arrivé sur le pont les piles ont cédé et la locomotive et les quatre wagons ont été précipités dans les eaux tumultueuses. Les wagons se sont empilés et ne forment plus qu'une masse de débris. Quatre cadavres ont déjà été retrouvés. Le pont est tombé avec le train, et la rivière est couverte de débris. On s'attend de grandes craintes sur le sort des autres voyageurs.

Prise de guerre.

Charlotte, Caroline du Sud, 12 septembre.—A la cour de circuit des Etats-Unis, aujourd'hui, le juge Brawley a rendu une décision déclarant prise légale de guerre le vapeur anglais Newfoundland et sa cargaison. Le bâtiment a été capturé par le croiseur auxiliaire "Mayflower" au moment où, se dirigeant vers l'essai de forcer le blocus de La Havane. Après le premier jugement le commandant permission avait été accordée de présenter de nouveaux témoignages.

Le grand incendie de New Westminster.

Vancouver, Colombie britannique, 12 septembre.—Aujourd'hui à New Westminster, sur un grand espace découvert, près de l'endroit où s'est arrêté le grand incendie d'hier, s'est élevée une cité composée de tentes. A cet endroit le gouvernement provincial et les autorités de Vancouver ont fait dresser des tentes prêtes, pour abriter ceux dont les maisons sont détruites. Des centaines de couvertures déposent les lits, et les membres des familles dont les maisons ont été brûlées semblent être installés aussi confortablement que possible en la circonstance. Les victimes de l'incendie supportent stoïquement les pertes éprouvées. Il n'y a pas eu de panique. De nombreux vols ont été commis pendant l'incendie. Des malfaiteurs sont entrés dans le magasin de chaussures de Johnson pendant le déménagement du stock et se sont emparés de marchandises évaluées à \$6,000. Le chef de la police croit que l'incendie est dû à une étincelle d'un foyer sur le quai. Des négociants actifs ont déjà entrepris la reconstruction des magasins pour recommencer le trafic.

Les élections du Maine.

Portland, Maine, 12 septembre.—Les résultats des élections dans quarante villes établissent que les Républicains ont éprouvé une perte de 23 pour cent et les Démocrates une perte de 14 pour cent. D'après cette moyenne Powers, le candidat républicain aux fonctions de gouverneur, aurait une majorité d'environ 27,200 voix.

L'opinion du général Wheeler.

Montgomery, Alabama, 12 septembre.—Un correspondant de l'«Advertiser» a interviewé aujourd'hui le général Wheeler, qui s'est exprimé ainsi: Je ne crois pas que la guerre soit terminée. Le président McKinley ne le croit pas non plus, car il m'a dit personnellement qu'il n'avait aucune confiance dans la possibilité pour la commission de paix de régler le différend avec l'Espagne au sujet des Philippines. Les Espagnols prétendent que la bataille de Manille a été livrée après la signature du protocole, et ils refusent conséquemment de céder les Philippines. Continuant, le général Wheeler a dit: L'Espagne veut que nous abandonnions les Philippines. Et il a ajouté avec emphase: Nous ne le ferons jamais. Je retourne au service, et je compte certainement entrer de nouveau en campagne.

DERNIERE HEURE.

Réunion des Commissaires d'Evacuation à Porto-Rico.

San Juan de Porto-Rico, 12 septembre.—Les membres des commissions américaine et espagnole d'évacuation ont tenu aujourd'hui une séance d'une heure. Les Américains ont exposé leurs vues au sujet de l'évacuation et du transfert de l'île aux Etats-Unis conformément aux instructions de Washington. Ils ont refusé de rendre publiques ces instructions, attendu que la publicité pourrait apporter des obstacles aux négociations. Les commissaires espagnols n'ont pas dévoilé la nature de leurs instructions. Toutefois, ils ont manifesté le désir d'agir aussi promptement que possible. Nus commissaires sont satisfaits de la façon dont leurs demandes ont été accueillies. L'ajournement a permis aux Espagnols de préparer leur réponse.

L'Empereur François-Joseph au Pape.

Rome, Italie, 12 septembre.—L'empereur François-Joseph a envoyé un télégramme de condoléances au Pape la réponse suivante: Dans l'effroyable malheur qui me frappe, ainsi que ma Maison, les paroles de votre Sainteté, paroles pleines de sainte indignation et d'affection inspirées par cette foi qui est désormais mon seul refuge, ont apporté une douce consolation à mon cœur brisé. Saint Père, acceptez mes remerciements les plus profonds et les plus sincères pour vos paroles et votre fraternelle bénédiction. Rappelez-vous désormais avec pitié dans vos saintes prières la pieuse âme de ma compagne bien-aimée, ainsi que moi et ma famille. FRANÇOIS-JOSEPH.

CHEZ LE PAPE.

Rome, Italie, 12 septembre.—Le Pape a reçu aujourd'hui en audience Mgr Schabretti, auditeur de la légation pontificale à Washington, qui a annoncé que le gouvernement des Etats-Unis était disposé à respecter les propriétés de l'Eglise dans l'île de Cuba et dans les Philippines.

Adoption définitive du Protocole.

Madrid, Espagne, 12 septembre.—

SI VOUS ETES ACCABLE, FAITES L'ESSAI DU VIN MARIANI



LE TONIQUE IDEAL.

Le Vin Mariani est un tonique préparé d'après des principes vraiment scientifiques. Il ne contient absolument aucune substance nuisible. Il a reçu les recommandations de plus de 8,000 médecins américains. Le Vin Mariani donne de la puissance au cerveau, des forces et de l'élasticité aux muscles et de la richesse au sang. C'est un promoteur de la santé et de la longévité. Le Vin Mariani est surtout indiqué pour la Débilité Générale, le Surmenage, la Faiblesse quelconque qu'en soient les causes, un Accablement profond et l'Epuisement, les Maux de Gorge et des Poux-mons, la Consommation et la Malairia. Bu avec de la glace pilée, le Vin Mariani dissipe la prostration causée par la chaleur de l'été et met à l'abri des syncopes. Le Vin Mariani est inappréciable pour les femmes se livrant à un travail excessif, les femmes de santé délicate et les enfants malades. Il calme, fortifie et soutient le système, et ranime le corps et le cerveau. Faites-en l'essai.

Les Espagnols et les Insurgés aux Philippines. Madrid, Espagne, 12 septembre.—Le capitaine Annon, ministre de la marine, a reçu aujourd'hui une importante dépêche des Philippines donnant la description d'un combat entre des canonnières espagnoles et une flotille insurgée, combat dans lequel les Espagnols ont empêché un débarquement aux îles Vizcaya. D'après cette dépêche les cinq bâtiments montés par les insurgés ont été coulés. Les Espagnols n'ont subi aucune perte. Des centaines d'insurgés ont péri.

Le correspondant du président Faure.

London, 13 septembre.—Le correspondant du "Times" à Paris dit que le second séant de cabinet tenu hier (lundi) a eu pour but de prévenir la démission immédiate du général Zurinden, ministre de la guerre, qui avait déclaré qu'il ne pouvait pas accompagner le président Faure aux grandes manœuvres. Le correspondant comprend que le ministre de la justice ayant décidé d'examiner de nouveau le cas de Dreyfus le général Zurinden a remis sa démission à une date ultérieure. Le correspondant du "Daily News" à Paris dit: Le président Faure a déclaré aujourd'hui qu'il ne lui conviendrait pas de se présenter devant les troupes aux grandes manœuvres en sortant d'une séance où le cabinet aurait recommandé une révision.

Adoption définitive du Protocole.

Madrid, Espagne, 12 septembre.—

Advertisement for C. LAZARD & CO., LTD. Marchands de Vêtements Confectionnés D'ARTICLES DE TOILETTE ET DE CHAPEAUX.

Advertisement for MAGASIN AGRANDI! D'AUTRES MARCHANDISES! LE MEILLEUR CHOIX!!! Frantz Bros. & Co., BIJOUTIERS, No 129 RUE BOURBON, PRES CANAL.

La séance d'aujourd'hui le sénat a définitivement adopté le protocole de paix.

Genève, Suisse, 12 septembre.—Sur l'ordre d'un magistrat l'assassin de l'impératrice d'Autriche a été conduit cette après-midi au bureau du service anthropométrique où il a été mesuré et photographié. Des photographies seront envoyées aux journaux et à la police des villes où l'assassin a vécu. Au cours d'un second interrogatoire sur son histoire et le mobile de son crime l'assassin a dit qu'il n'avait jamais connu son père ni sa mère; qu'il avait été élevé à Parme, Italie, dans un asile, et jeté sans ressources dans la rue à l'âge de seize ans; qu'il avait travaillé comme manouvrier jusqu'à l'âge de vingt ans; puis qu'il avait servi trois ans et demi dans l'armée italienne; qu'en quittant le régiment, il avait été employé pendant trois mois comme valet de chambre chez le prince d'Aragon, et que c'était à ce moment que les idées anarchistes avaient commencé à s'emparer de son esprit et, pour employer ses propres paroles, «l'avaient empêché de rester en servitude». Au cours de sa vie d'aventures il parait que l'assassin s'est trouvé à Buda-Pest en 1894. C'est dans cette ville qu'il a vu pour la première fois l'impératrice Elizabeth. Il était faible et sans ressources et il dut s'adresser au consul d'Italie pour être rapatrié. Le consul l'a envoyé à Fiume. Sa description de ses péripéties subséquentes est vague. Il dit qu'il a rarement obtenu du travail. Pendant son séjour à Lausanne il a vu une ligne dans un magasin et l'a achetée sans aucun but. Il y a adapté un manche grossier. En priant il s'est vanté de son crime, et il a adressé à un journal de Milan une lettre dans laquelle il exprime la crainte d'être considéré comme un «dégénéré» par le professeur Cesare Lombroso. S'étendant dans cette lettre sur le but de l'anarchisme militant il dit: Au-dessus de tout, c'est le «grand» qui doit être frappé. Non seulement les souverains et leurs ministres seront atteints par les camarades, mais tous ceux qui rendent les hommes misérables sur la terre. L'assassin dit qu'il n'a pas été poussé par la misère à tuer l'impératrice, car un tel mobile serait idiot, mais qu'il agit ainsi afin que des crimes semblables se succèdent fissent trembler tous ceux qui appauvrissent les peuples. Sa lettre se termine ainsi: «Je suis anarchiste par conviction».

Les vœux d'Aginaldo.

Manille, Philippines, 12 septembre.—Au cours de l'interview rapportée plus haut Aginaldo a dit: Nous avons combattu longtemps pour l'indépendance. Les natifs qui se déclarent en faveur d'une annexion ne sont pas sincères. Ils veulent seulement connaître les vues des Américains. Les Philippines s'opposeraient-ils à ce que les Américains retiennent une station de charbon, s'il reconnaissait l'indépendance des îles ou s'il y établissait un protectorat provisoire? Aginaldo s'est refusé à répondre sur ce sujet. Jusqu'à la conclusion de l'arrangement, Aginaldo a dit qu'il croyait qu'il n'y aurait pas de troubles entre les Américains et les Philippines. Il a de plus affirmé qu'il n'avait jamais communiqué avec les autorités américaines depuis la capitulation de Manille, et qu'il n'avait jamais autorisé les insurgés à inquiéter ou à désarmer les américains qui traversaient les lignes. Le correspondant a pressé de questions sur l'incident de samedi, alors que les troupes de Pennsylvanie étaient allées établir un nouvel avant-poste. Les Philippines firent opposition et l'on fut près d'en venir aux mains. Ils avaient ordonné aux Américains de se retirer dans les 20 minutes, et ils interceptèrent les renforts qui arrivaient aux américains. Enfin, le général Hale ordonna aux Pennsylvaniens d'avancer, et les rebelles se retirèrent. Le gouverneur local a expliqué que l'incident avait été causé par une erreur, et il a condamné l'acte de ses subordonnés. Aginaldo a déclaré au correspondant que le Philippin, qui avait causé ce trouble n'était pas réellement un officier, et qu'il n'avait aucune relation avec l'armée insurgée. Aginaldo s'est aussi plaint de ce que les Espagnols répandaient de fausses nouvelles, en vue de fomenter l'antagonisme entre eux et les Philippines. Toute l'entrevue tend à faire croire que Aginaldo considère l'indépendance absolue comme un fait accompli, sans tenir compte des Américains qui sont ici et il compte qu'ils se retireront comme les français se sont retirés avec Lafayette, après avoir aidé les Américains à conquérir leur indépendance. C'était une guerre d'humanité. Maintenant encore Aginaldo affecte le rôle d'un sincère.

Le correspondant du "Daily News" à Paris dit:

Le correspondant du "Daily News" à Paris dit: Le président Faure a déclaré aujourd'hui qu'il ne lui conviendrait pas de se présenter devant les troupes aux grandes manœuvres en sortant d'une séance où le cabinet aurait recommandé une révision.

Feuilleton L'Abeylle de la N. O. LES DRAMES DE LA VIE. UNE Haine de Femme GRAND ROMAN INEDIT. PAR EMILE BICHEBOURG. QUATRIÈME PARTIE. LES CHATIMENTS. III LE CŒUR DÉCHIRÉ. Suite. Il était dix heures lorsque M. Barnett entra. Après avoir donné à son cocher des ordres

pour le lendemain, il monta à son appartement et s'enferma dans sa chambre, sans avoir rien dit ni rien demandé aux domestiques. Valentine, qui n'était pas encore couchée et attendait la visite de son mari, fut un peu surprise qu'il ne vint pas lui souhaiter le bon-oir. Mais cela ne pouvait la chagriner; M. Barnett lui épargnait ainsi l'ennui de se mettre en frais d'amabilités. Outre une vieilleuse placée sur une console à tablette de marbre de Russie et qui brûlait toute la nuit, une lampe avec son abat-jour était allumée sur la table qui occupait le milieu de la chambre de William Barnett. Le lit, préparé, s'invitait au repos; mais il ne songeait pas à se coucher, sachant que dans son état d'agitation fébrile il lui serait impossible de fermer les yeux. Il ouvrit une des deux grandes fenêtres, s'avança sur le balcon et s'accrocha sur la barre d'appui. La nuit était belle, magnifiquement étoilée, et la lune semblait se mirer dans l'onde pure de la grande pièce d'eau, en même temps que ses rayons caressaient les statues de marbre blanc qui se dressaient aux quatre coins de la pelouse. Les domestiques fermaient les portes de la villa et éteignaient les lumières avant de remonter

chacun dans sa chambre. Dans le jardin tout était silencieux. Pas le plus léger souffle de brise dans les branches feuillues. Le calme profond de la nature endormie présentait un contraste ironique avec les effroyables déchirements de l'âme et du cœur du célèbre banquier-amateur. Le lendemain, après une nuit d'insomnie, il ne retrouva pas le calme de l'esprit. Il avait tous les jours devant les yeux l'image de celle qu'il avait tant aimée et que maintenant il maudissait comme la personnification de l'impotence. Il sentait un bourdonnement dans les tempes, il lui semblait que son cerveau allait éclater sous la pression des idées fébriles qui l'agitaient. Il espérait trouver un peu de calme dans le jardin, où une brise fraîche agitait le feuillage. Il le parcourut dans toute son étendue et arriva près d'un bassin moins grand que celui qui se trouvait devant la maison, et s'assit à l'ombre d'un magnolia; mais il ne put rester en place et reprit sa promenade. L'heure du déjeuner approchait, il ne se orut pas assez maître de lui pour affronter l'entretien de Valentine sans se trahir. Il appela un domestique. —Qu'on ne m'attende pas pour déjeuner, dit-il, il faut que je retourne au Havre.

—Faut-il qu'on attelle? —Non, j'irai à pied. Il avait besoin de faire diversion par la fatigue du corps au trouble de son esprit. Il rencontra sur sa route des personnes de connaissance, il ne les vit pas, sa pensée était ailleurs. Il franchit les faubourgs et, presque automatiquement, sans bien se rendre compte de la direction qu'il suivait, il gagna les quais et suivit la jetée. Un assez grand nombre de promeneurs s'y étaient réunis pour assister à l'entrée des bateaux qui profitaient de la haute marée pour pénétrer dans le port. Le mouvement de la foule l'intéressait peu, aussi bien que la marche des navires glissant gracieusement sur les flots tranquilles. Il était tout entier aux pensées tumultueuses qui mettaient son cerveau en feu. L'image de Valentine flottait sans cesse devant ses yeux, lui rappelant l'horreur de sa perfidie. Il se reportait à lui-même en termes de la fatale lettre; il aurait voulu croire qu'elle était l'œuvre d'un faussaire, car enfin comment avait-elle pu tomber entre les mains d'Eléna? Celle-ci n'avait-elle pas ordonné une infernale machination contre elle dont il la savait jalouse? Mais non. Ce comte de Valmont avait dans le prestige de

son nom, dans le charme de sa beauté, de son esprit, tout ce qu'il fallait pour séduire une jeune fille coquette. Et il se rappelait l'ivoire vu souriant et empressé chez Mme de Gassie, auprès de Valentine; il se rappelait aussi sa conversation avec le docteur qui avait assisté la jeune femme à l'heure de sa délivrance. L'hésitation, la réserve du docteur lorsqu'il l'avait interrogé lui revenaient à la mémoire. Naïvement, dans la crédulité de son amour, il avait accepté comme chose naturelle cet enfantement après sept mois de mariage. Maintenant la terrible vérité éclatait à ses yeux. Et cette autre accusation formulée en termes énigmatiques par le docteur, que devait-il en penser? Le champ des suppositions s'ouvrait devant lui et il frissonnait en prévoyant de nouvelles horreurs. Il s'était arrêté et d'un regard ahuri suivait la marche d'une embarcation qui carguait ses voiles, lorsque une main s'abattit sur son épaule. Il se retourna et se trouva en face de son ami Clifton qui s'était aussi mêlé aux promeneurs. M. Clifton arrivait d'Anvers où l'avaient appelé ses affaires et était venu au Havre où il était également appelé pour des intérêts commerciaux. Il ne remarqua pas ou parut ne pas remarquer la préoccupation qui assombrait le visage

de M. Barnett et, tout en l'entraînant à sa suite, engagea avec lui la conversation. Il lui rappela les souvenirs d'autrefois, leurs rudes labeurs, les luttes qu'ils avaient eues à soutenir pour arriver à la fortune. M. Barnett parlait peu, c'était M. Clifton qui faisait presque les frais de l'entretien. —Vous souvenez-vous, dit-il, du jour où vous partîtes pour l'Europe? C'était une distraction que vous alliez y chercher. Vous l'aviez bien gagnée, après tant d'années d'un travail opiniâtre, mais nul de nous ne s'attendait à vous voir ramener une nouvelle épouse. Nous fûmes d'abord tentés de vous blâmer. Le père de deux grands garçons se prendre de passion pour une jeune fille! A quoi pensait-il? Nous changeâmes d'avis dès que nous vîmes celle sur laquelle vous aviez fixé votre choix. Ce fut un cri général d'admiration. Heureux M. Barnett! ce fut l'exclamation qui sortit de toutes les bouches. A la station balnéaire de Nieuport, où les plus riches familles se donnaient rendez-vous, où les plus éclatantes beautés venaient exercer la puissance de leurs charmes, elle fut sans conteste la reine. J'entends encore les éloges qu'on prodiguait à cette femme incomparable. On vantait sa grâce, l'élégance exquise de ses toilettes, le tact qu'elle appor-

tailt dans tous les détails de sa conduite, et surtout cette attitude irréprochable qui ne permettait pas au plus léger soupçon de l'effleurer. Les jeunes gens connus par leurs succès mondains se disputaient la faveur d'être remarqués par la belle Française. Mais elle restait insensible à tous ces hommages, elle se réservait toute entière à son cher William. Ah! Barnett, vous êtes un heureux mortel. M. Clifton ne se doutait pas que chacune de ses paroles pénétrait comme un dard acéré dans le cœur ulcéré de son interlocuteur. Celui-ci, les regards tournés vers la mer, ne répondait que par des monosyllabes, et détournait son visage pour ne pas laisser deviner son trouble. M. Clifton passa bientôt à un autre sujet de conversation. —A propos, dit-il, le steamer "la Bourgogne" est arrivé hier de New-York, vous a-t-il apporté des dépêches? Le facteur avait en effet déposé à la villa des Fleurs plusieurs lettres, mais dans l'excitation de son âme M. Barnett avait oublié de dépouiller son courrier. —J'ai reçu une lettre d'un de mes correspondants, reprit M. Clifton; il parait que sur la place de la situation financière. La Compagnie du chemin de fer de New-York à Cincinnati est, dit-